

« L'anarque »

Pierre Popovic

Number 56, September 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27149ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Cahiers de théâtre Jeu

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (1990). Review of [« L'anarque »]. *Jeu*, (56), 198–198.

«l'anarque»

D'après le roman *Eumeswill* d'Ernst Jünger. Traduction : Henri Plard. Adaptation et mise en scène : Claude Lemieux; décor : Stéphane Laporte; éclairages : Jean Simard; montage sonore : Philippe Laliberté. Avec Patrice Savard. Une production du Groupe de la Veillée, présentée à l'Espace la Veillée du 11 au 29 avril 1990.

désolant

L'ennui suscité par *l'Anarque* n'a d'égale que sa prétention. L'adaptation du roman *Eumeswill* d'Ernst Jünger par Claude Lemieux est en effet insupportable de la première à la dernière minute. Si du spectacle seul l'échec fut spectaculaire, cela tient au premier chef au fait qu'il est toujours délicat de transposer un roman au théâtre, de surcroît lorsque l'on choisit la forme du monologue. Concentré sur le personnage principal du roman de Jünger, le dit monologue, tour à tour seriné puis assené par Patrice Savard, qui se défend comme il peut en oscillant entre le non-jeu joué et le non-dit indicible, le tout au travers de poses et de jeux de regards qui, pour se vouloir aristocratiques, n'en sont pas moins dignes d'un héron las, est censé rendre compte de l'essentiel du questionnement de la modernité développé par le romancier allemand. En deux mots, il s'agit de dégager l'homme des illusions de la Raison de l'Histoire, de le soustraire aux dérapages de la technique et de la science en lui rendant la liberté d'user de ces dernières sous la seule tutelle d'une morale qu'il se donne à lui-même. Une telle proposition qui, ainsi résumée, comporte passablement d'éléments laissés en suspens, demande, pour être défendue, beaucoup de doigté. Les péripéties du roman le permettent puisqu'elles confrontent cette pensée à la résistance que lui offre la société. Le monologue théâtral, non. Très vite, il sombre dans le verbeux, la pétition de principe, la maxime. Mis bout à bout, déconnectés de toute situation, ramenés au nombril d'un seul thuriféraire, les méandres de la vision tragique de Jünger s'aplatissent, et celle-ci ressemble à un citron pressé usagé. Il n'en reste qu'une succession de pseudo-évidences creuses, en lesquelles deux ou trois notions excisées de la pensée qui, ailleurs, les

articule et les nuance, deviennent exsangues. Balancées sur un ton d'une suffisance dormitive, des phrases telles «l'infondé est le fondement» vous laissent pantois sur ce dernier, d'autant plus qu'elles prennent corps sur un décor d'une originalité à toute épreuve : quelques ruines (des colonnes, bien sûr) en carton-pâte. Bien plus : durant ce spectacle qui prône — enfin, on l'espère — une raisonnable liberté du sujet, toute une rangée de projecteurs, ardemment dirigée vers les spectateurs, vient à deux reprises violemment les éblouir, exactement comme dans un interrogatoire. On ne peut imaginer meilleur contresens dans une mise en scène qui s'applique à l'un des auteurs qui combattit toute sa vie ce genre de procédé. Il s'agissait probablement de deux moments où la vérité se devait d'éclater en pleine lumière. Elle le fit et tient en un mot : désolant.

pierre popovic

Patrice Savard dans
l'Anarque, spectacle de
Claude Lemieux présenté
à la Veillée. Photo :
Caro A.

